

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

— Je suis très content que vous ayez eu confiance en moi, miss Wentworth, et croyez bien que vous me trouverez toujours prêt à vous venir en aide chaque fois que mes services pourront vous être de quelque utilité. Si vous voulez venir prendre le thé avec ma mère demain soir à huit heures je serai à la maison et nous causerons de tout ceci sérieusement. Ma mère est une femme habile et je sais qu'elle vous aime. Vous aurez confiance en elle, n'est-ce pas ?

— Oh ! bien volontiers, et de tout mon cœur.

— Vous verrez qu'elle sera pour vous une amie sincère.

Ils étaient alors de retour auprès de la porte du petit jardin. Clément Austin tendit la main à la jeune fille.

— Bonne nuit, miss Wilmot.

— Bonne nuit.

Marguerite ouvrit la porte et entra dans le jardin. M. Austin prit lentement le chemin de sa demeure en passant devant de jolis cottages cachés au fond des jardins du faubourg et de prétentieuses villas avec des tours à campanile et des porches gothiques. Les fenêtres éclairées étincelaient dans l'obscurité ; ça et là le bruit d'un piano se faisait entendre ou bien la voix d'une jeune fille qui respirait l'air du soir.

La vue de ces maisons, où régnait le bien-être et la gaieté, fit faire au caissier de tristes réflexions sur le sort de la jeune fille qu'il venait de quitter.

— Pauvre enfant désolée, se dit-il, pauvre jeune fille orpheline et solitaire !...

Mais il se préoccupa surtout de ce qu'il avait appris sur Henri Dunbar, et les preuves qui inculpaient le riche banquier grandissaient en importance à mesure qu'il les approfondissait. Ce n'était pas un fait seul qui accusait le millionnaire, il y en avait un grand nombre.

Le secret possédé par Joseph Wilmot et qu'il avait sans doute voulu exploiter, l'agitation de M. Dunbar dans la cathédrale, son refus de recevoir la fille de l'homme assassiné, sa tentative de corruption à prix d'argent... voilà quels étaient les faits culminants... et lorsque Clément Austin arriva chez lui, il en était arrivé... comme Marguerite Wilmot et comme Arthur Lovel... à soupçonner le millionnaire.

Il y a donc maintenant trois personnes qui croient que M. Dunbar est l'assassin de son ancien valet.

XXV.—LE DÉSAPOINTEMENT DE LAURE DUNBAR

Arthur Lovel rendit souvent visite à Maudeley-Abbey. Henri Dunbar lui fit bon accueil et le jeune homme n'eut pas la force de résister à la tentation. Il courut à sa perte comme l'imprudent papillon du soir court à la lumière qui va lui brûler les ailes. Il vint à Maudeley, il vit Laure Dunbar et passa des heures entières en sa compagnie, car sa présence était toujours agréable à l'impétueuse jeune fille. Pour elle il semblait être réellement ce qu'il avait promis qu'il serait un frère, bon, dévoué, affectueux mais rien de plus. Il était cher à Laure par le souvenir de leur heureuse enfance. Elle était reconnaissante envers lui et elle l'aimait, mais seulement de cet amour qu'elle aurait voué à un frère. Les sentiments plus sérieux qui pouvaient être cachés sous sa gaieté et ses franches allures dormaient encore au fond de son cœur.

Jour par jour, le jeune homme vint donc s'incliner devant la déesse de sa vie et il fut heureux, fatalement heureux auprès d'elle. Il oublia tout, excepté la jolie gure qui lui souriait. Il oublia même ces doutes ter-

ribles qui l'avaient assiégré à propos du meurtre de Winchester.

Peut-être n'aurait-il pu que difficilement oublier les soupçons qui étaient entrés dans son esprit après la première entrevue entre le banquier et sa fille, s'il avait vu souvent Henri Dunbar. Mais le maître de Maudeley-Abbey ne se montra que fort peu. Le riche banquier prit possession des appartements qui avaient été préparés pour lui et n'en sortit que pour se promener seul dans les allées ombrueuses du parc ou pour monter la magnifique bête qu'il avait choisie parmi les chevaux achetés par Percival Dunbar.

Ce cheval était un animal de toute beauté ; il était le produit d'un pur sang, mais sa charpente était forte et plus grande que celle d'une bête de race. Sa robe baie brune brillait comme du satin et ne contenait pas un seul poil blanc. Il avait le nez petit, les yeux grands, les oreilles et le cou longs. Il réunissait à lui seul toutes les qualités que l'Arabe prise si fort dans son coursier favori.

Henri Dunbar devint singulièrement attaché à cette bête. Il fit construire exprès pour elle une grande stalle dans un jardin particulier touchant à son cabinet de toilette, qui ainsi que le reste de ses appartements, était situé au rez-de-chaussée de l'abbaye. Au-dessus de cette stalle se trouvait la chambre du groom de M. Dunbar, et homme et cheval étaient sous la main du banquier à toute heure du jour et de la nuit.

Henri Dunbar montait à cheval généralement le matin de bonne heure ou vers le crépuscule après son dîner. C'était un homme fier et pas du tout sociable. Quand la gentry du comté vint lui souhaiter la bienvenue en Angleterre, il reçut ses visiteurs et les remercia de leur courtoisie. Mais il y avait dans ses manières quelque chose qui éloignait l'amitié au lieu de l'attirer. Il donna un grand dîner quelque temps après son arrivée à Maudeley mais quand les invitations plurent sur lui de toutes parts il les refusa les unes après les autres en alléguant pour prétexte sa mauvaise santé, sa constitution ayant, disait-il, cruellement souffert de son long séjour à Calcutta.

Et pourtant, il avait l'extérieur d'un homme vigoureux. Grand, large de poitrine et robuste, il était difficile de découvrir chez Henri Dunbar un des signes habituels de la mauvaise santé. Il était très-pâle, et cette pâleur changeante était le seul symptôme de la maladie dont il était atteint.

Il se levait de grand matin, montait son cheval favori, *Dragon*, pendant plusieurs heures, et puis il déjeunait. Après déjeuner, il s'asseyait dans son salon somptueux, et y passait sa journée tantôt à lire ou à écrire, et tantôt à réfléchir en silence, en contemplant les cendres rouges du foyer. A six heures, il dînait sans sortir de ses appartements, car il n'était pas assez bien, disait-il, pour dîner avec sa fille, et il veillait très-tard dans la soirée, non sans boire beaucoup, comme le bruit en courait à l'office parmi les domestiques.

On le respectait et on le craignait dans sa maison mais il n'était pas aimé. Ses manières taciturnes et réservées avaient une triste influence sur les serviteurs qui l'approchaient, et on le comparait, à son désavantage, à Percival Dunbar, son prédécesseur, qui avait été un bon maître cordial ayant toujours une bonne parole pour ceux qui le servaient, depuis l'importante femme de charge en robe de soie à frou frou jusqu'au dernier garçon d'écurie.

Non, le nouveau maître de Maudeley-Abbey n'était pas aimé. Il vivait à l'écart et seul. Tout d'abord sa fille avait voulu l'arracher de sa solitude, et avait dé-

ployé toutes ses grâces et ses mignardises pour l'attirer hors de lui, mais elle s'aperçut que tous ses efforts étaient non seulement inutiles, mais encore désagréables à son père, et peu à peu le bruit de ses pas légers cessa de se faire entendre dans cette aile solitaire de la maison où s'enfermait Henri Dunbar.

Maudeley-Abbey était une grande vieille maison irrégulière qui avait été bâtie et agrandie sous cinq ou six règnes différents. La partie la plus ancienne du bâtiment était précisément cette aile droite qu'il avait choisie pour lui. Là, l'architecture datait de l'ère des Plantagenets ; les murs en pierre étaient épais et massifs, les fenêtres longues et étroites, et les armoiries des premiers bienfaiteurs du monastère étaient gravées ça et là sur le verre richement coloré. Une tapisserie fanée couvrait les murs, le plafond à rinceaux était en chêne devenu noir avec le temps. Les fenêtres de la chambre à coucher de M. Dunbar ouvraient sur la cour de l'ancien cloître, où des moines encapuchonnés s'étaient jadis promenés à l'ombre des grands arbres. Au centre de cette cour triangulaire se trouvait un jardin, où les grandes roses d'outre-mer et les dahlias à la tige élancée se balançaient au soleil d'automne. C'était dans cette cour cloîtrée que M. Dunbar avait fait construire la stalle de son cheval favori.

Le côté sud de Maudeley-Abbey était d'une époque plus rapprochée. Les fenêtres et les cheminées, dans cette aile de maison, étaient du style Tudor : les chambres n'avaient pas les mêmes dimensions que les salons à tapisserie qu'occupait le banquier, et l'élégant ameublement moderne contrastait agréablement avec les châssis à fiches du règne d'Elisabeth et les rebords de cheminée en chêne sculpté. Tout ce qu'une fortune illimitée peut faire pour embellir une maison, avait été fait pour l'aile sud par Percival Dunbar, et un succès complet avait été le résultat de ses efforts. Le grand-père affolé avait pris plaisir à orner les appartements occupés par sa jeune compagne, et miss Dunbar avait marché sur des tapis de velours et dormi sous des rideaux en satin, depuis qu'elle avait été confiée aux soins du vieillard.

Elle était habituée au luxe et à l'élégance, et accoutumée à voir autour d'elle tout ce qui est raffiné et beau, mais elle avait cette inépuisable faculté de jouissance qui est peut-être l'un des plus beaux attributs d'une nature jeune et fraîche, et ne s'était jamais dégoûtée de la charmante demeure arrangée et ornée pour elle.

Laure Dunbar était une enfant gâtée de la fortune, mais il y a des natures qui ne peuvent que très-difficilement être gâtées, et je crois que la sienne devait être du nombre.

Elle ne connaissait pas l'ennui des heures qui s'écoulaient. Pour elle, le monde semblait un paradis de beauté. Qu'on se souvienne qu'elle n'avait jamais vu la misère réelle ; elle n'avait jamais éprouvé ce sentiment maladif de désespoir qui gagne les plus endurcis d'entre nous, quand nous découvrons jusqu'à quel point la misère sans espoir règne, a régné et règnera à tout jamais sur cette terre. Elle avait vu des cottages envahis par la maladie, des enfants orphelins et des veuves désolées dans ses pèlerinages aux maisons des pauvres, mais elle avait toujours pu venir en aide à ces affligés et les consoler plus ou moins.

C'est la vue du malheur que nous sommes impuissants à soulager qui fait à notre cœur une vraie blessure, et qui pour quelque temps nous fait prendre en dégoût cet univers, où l'existence ne peut avoir son cours sans de semblables misères.

Pour Laure Dunbar, le monde était encore entièrement beau, car les sombres secrets de la vie ne lui avaient pas été révélés.

Une seule fois, l'affliction l'avait approchée, et, en cette occasion, elle avait revêtu une forme calme et solennelle. C'était été à l'époque où son grand-père, très-âgé, avait paisiblement terminé une vie heureuse et bonne dans les bras de sa petite-fille bien-aimée.

Peut-être son premier chagrin réel lui vint-il alors avec l'amère déception que lui procura le retour de son père en Angleterre. Dieu sait avec quelle tendresse la jeune fille avait soupiré après le moment où elle reverrait Henri Dunbar !... Ils avaient été séparés